

Denis de Rougemont

par François Saint-Ouen

A l'heure où la construction européenne se cherche une voie et des raisons d'espérer, rien ne saurait survenir plus à point que la sortie des *OEuvres complètes* de Denis de Rougemont, publiées par les Éditions de La Différence (Paris), dont les volumes consacrés spécifiquement au thème de l'Europe viennent juste de paraître. Il y a là une mine pour tous ceux qui confusément voudraient donner – ou redonner – un sens à l'aventure européenne, car c'est bien en termes de valeurs et de finalités que Denis de Rougemont communique des orientations d'actions.

Denis de Rougemont, paradoxalement, reste un inconnu. Son oeuvre, gigantesque, faite de quantité de volumes et d'une multitude d'articles ou de chroniques, a en effet été quelque peu « victime » du succès planétaire de *L'Amour et l'Occident*, un peu comme l'arbre cache la forêt. Écrivain francophone mais non français, Rougemont s'est par ailleurs doublement fait mal voir des milieux parisiens quand il a ajouté à ce handicap initial une critique implacable de l'État-nation jacobin à la française. Même en Suisse, son pays natal, ses critiques constantes d'un certain état d'esprit porté à la prudence excessive, à la grisaille pseudo-consensuelle stérilisant les initiatives, ne lui ont pas fait – on s'en doute – que des amis. Voilà pourquoi un regard rétrospectif s'impose. En effet, le parcours de l'homme éclaire singulièrement l'oeuvre de l'écrivain.

Les débuts : premières prédispositions

Denis de Rougemont est né le 8 septembre 1906 à Couvet dans la partie du canton de Neuchâtel nommée le Val de Travers (laquelle fut célèbre pour son absinthe au siècle dernier). Fils de pasteur, il est élevé dans une tradition protestante exigeante qu'il conservera toute sa vie ¹. Là se manifeste un premier trait essentiel, qui s'affirmera avec sa découverte du théologien Karl Barth dans les années 20, et qui place toute son oeuvre

1. Pour une généalogie de la famille de Rougemont, voir : Jacqueline et Pierre-Arnold Borel, *Les Rougemont de Saint-Aubin*, la Chaux-de-Fonds, Éd. P.A. Borel, 1984.

sous le signe d'un engagement éthique indiscutable. Étudiant en lettres à l'Université de Neuchâtel (il obtiendra la licence en 1930 avec un mémoire sur *Le Rire* de Bergson), il sera un moment l'étudiant d'un autre Neuchâtelois célèbre : Jean Piaget, son aîné de dix ans. Aujourd'hui encore, il resterait à entreprendre des recherches sur certaines similitudes entre Rougemont et l'approche constructiviste de Piaget. C'est à l'âge de vingt ans qu'il se découvre une vocation profonde : dorénavant, il sait qu'il sera écrivain. Un écrivain superbement doué (il n'y a qu'à lire certains de ses premiers textes de 1926 pour s'en convaincre), mais qui d'emblée refuse la gratuité de l'art pour l'art et déclare qu'« écrire n'est pas un art d'agrément ² ». Cette tension entre l'écrivain qui se sait doué et le penseur pénétré du sentiment de sa responsabilité est vraiment essentielle à la compréhension de l'itinéraire, comme de l'oeuvre, de Denis de Rougemont. Enfin, très tôt là encore, il voyage dès 1929 en Europe centrale et en Souabe, en tirant la matière de son ouvrage *Le Paysan du Danube* (paru en 1932), qui témoigne de sa rencontre précoce avec l'Europe et sa culture. Ainsi, le décor est d'ores et déjà planté, et le jeune homme apparaît singulièrement prêt à vérifier l'adage nietzschéen : *Werde was du bist* (Deviens ce que tu es). L'occasion lui en sera donnée très vite, juste après son installation à Paris, en 1930, où il assume la direction littéraire des Editions « Je sers ».

L'aventure personaliste

Fréquentant des cercles protestants et barthiens à Paris, Rougemont est, peu de mois après son arrivée, entraîné dans l'aventure personaliste qui débute à l'époque sous l'impulsion d'Arnaud Dandieu et d'Alexandre Marc. C'est ce dernier qui, probablement, créera le « déclic » faisant de Rougemont un des fondateurs du personalisme, lorsqu'il lui mit sous les yeux un des premiers manifestes du mouvement, dans lequel se trouvait la formule : « Ni individualistes, ni collectivistes, nous sommes personalistes ». Rougemont, en effet, voyait là résumé ce qu'il portait déjà en lui, sans pouvoir peut-être aussi clairement l'exprimer. Sans renoncer à ses aspirations littéraires (dont témoigne notamment sa collaboration à la *N.R.F.*), il mit – pourrait-on dire – son écriture « au service » du mouvement personaliste. Son activité fut considérable et s'exerça à travers plusieurs revues (ce qui lui donne une position en quelque sorte médiatrice) : *L'Ordre nouveau*, *Esprit*, *Plans* (en 1932), la revue barthienne *Hic et Nunc* sont les principales. Parmi les articles essentiels de

2. Voir l'article de Jean Starobinski dans le numéro 33 (1985) de la revue *Cadmos*, numéro d'hommage à Denis de Rougemont.

cette époque, citons « La Notion d'acte comme point de départ » (qu'il rédige avec Arnaud Dandieu)³, « Principe d'une politique du pessimisme actif » dans le numéro 1 de *Hic et Nunc* en 1932, « Liberté ou chômage? » dans le numéro 1 de *L'Ordre nouveau* (1933), « Définition de la personne » dans *Esprit* (1934). Certains des nombreux articles de revue publiés à cette époque formeront la trame des deux premiers ouvrages majeurs de Denis de Rougemont : *Politique de la Personne* paru en 1934, et *Penser avec les mains* (1936), qui sont étroitement complémentaires.

On le sait, ceux qu'on a appelés les « non-conformistes des années 30 » ont pour caractéristique d'avoir constitué un mouvement extrêmement créateur, dont il est difficile d'attribuer la paternité de telle ou telle idée à l'un ou l'autre de ses membres pris individuellement. Plus que dans l'addition de talents individuels, le mouvement personnaliste – ce fut sa force – trouva son alchimie créatrice dans la communauté des personnes qu'il avait su former. Les thèmes développés par Rougemont appartiennent pleinement au mouvement personnaliste et fédéraliste dans son ensemble (lui-même le répétait). Outre des qualités stylistiques qui en font le meilleur écrivain du mouvement, il mit en avant un certain nombre de thèmes axiaux dont il a contribué à clarifier l'importance. Notamment ceci : toute politique n'est digne d'être défendue que si elle a pour base et pour but la Personne. Cette « politique de la Personne » sera le combat de toute une vie. Elle s'inscrit chez Rougemont dans une éthique exigeante qui se base sur une lecture protestante de la notion de « vocation », conçue comme un appel transcendant auquel l'homme ne saurait que répondre, même sans avoir la certitude du salut. « Découvrir » sa vocation, c'est donc « répondre » à un appel, c'est donc conjuguer deux notions indissociables : celle de *liberté* individuelle, celle de *responsabilité* à l'égard du prochain, donc de la *communauté*. Mais il faut ne jamais cesser de « penser avec les mains », ajoute Rougemont : loin de rester des catégories abstraites, la liberté et la responsabilité se jouent dans des « actes » concrets, qui témoignent d'un « engagement » authentique (terme qui apparaît à cette époque, bien avant que Sartre ne le reprenne). Les intellectuels – encore moins que les autres – ne sauraient en être exonérés (on retrouve la critique de l'art pour l'art).

C'est en 1939 que paraît l'ouvrage qui donnera à Rougemont une célébrité planétaire et durable : *L'Amour et l'Occident* (Plon), monument d'érudition qu'il avait rédigé en quelques mois (!) durant l'année 1938. Il nous importe ici de dire combien ce livre se rattache fortement aux grands axes de la pensée de Rougemont, et notamment à ses conceptions du

3. Ce texte a été republié par *L'Europe en formation*, sept.-oct. 1981.

fédéralisme. Pour l'auteur, le lien social, en Occident, repose sur une conception de l'Amour du prochain, héritée de saint Paul. Dans ce sens il y a, à la base de nos sociétés, un principe érotique fondamental. Or, qu'est-ce qui, mieux que l'union durable entre un homme et une femme, symbolise l'unité dans la diversité ? Rien, mieux que le couple (qui est tout sauf un être hermaphrodite d'essence supérieure), ne réfute plus évidemment la synthèse hégélienne et tous les monismes. Le couple, qui est fondé sur une mise en relation de deux êtres dont les identités subsistent, apparaît comme le module du fédéralisme ainsi que des tensions fécondes ou destructrices qui l'animent. Or, Rougemont montre aussi que la culture européenne invente une autre forme d'amour : c'est l'amour-passion qui, précisément, aspire à une fusion impossible détruisant les êtres réels. Son caractère délirant et mortifère se retrouve de nos jours, *mutatis mutandis*, dans la passion nationaliste et le culte de l'hyper-centralisation. Nous sommes là au coeur du message de Denis de Rougemont.

L'expérience du nazisme et l'exil de la guerre

Révéléateur de l'engagement de Rougemont dans son époque est son *Journal d'Allemagne* (publié en 1938 chez Gallimard). S'y trouvent consignées au jour le jour les impressions qu'il a tirées de son séjour d'une année (en tant que lecteur de français) à l'Université de Francfort, à l'époque où le nazisme était en pleine célébration (1935-36). Avec le *Journal d'un intellectuel en chômage* (1937), le *Journal d'Allemagne* inaugure un genre littéraire nouveau, le « journal non intime ⁴ » : à la différence du « journal intime » (dont la Suisse francophone a pourtant été si friande, à l'exemple de Rousseau et d'Amiel), il ne s'agit pas d'une introspection, mais bien d'une projection. Ce sont les soubresauts de la société, non ses affres individuelles, qui nourrissent le regard personnel et anticipateur de Rougemont. Son analyse du nazisme sera, par ailleurs, d'une lucidité que peu à l'époque ont égalée. Rougemont perçoit un lien entre l'État-nation centralisé, mis au point par les jacobins sous la Révolution, et le nazisme comme système d'hyper-centralisation gouvernant au nom des masses (antagonistes de la Personne), et divinisant la force collective comme fondement d'un pouvoir totalitaire. Mobilisé dans l'armée suisse en 1940, Rougemont rédige, avec d'autres intellectuels de son pays, un Manifeste de résistance à Hitler. Ce mouvement, opposé à une neutralité complaisante vis-à-vis des forces de l'Axe, prit le nom de

4. Bruno Ackermann, *Denis de Rougemont ou la conscience d'une époque*, Thèse de Lettres, Lausanne, 1995.

« Ligue du Gothard ». Rougemont aggrava son cas en rédigeant, dans le quotidien *La Gazette de Lausanne*, un article farouchement anti-hitlérien, où il disait son émotion face à l'entrée des troupes allemandes dans Paris. « L'envahisseur avait prophétisé : le 15 juin, j'entrerai dans Paris. Il y entre en effet, mais ce n'est plus Paris. Et telle est sa défaite irrémédiable devant l'esprit, devant le sentiment, devant ce qui fait la valeur de la vie » (17 juin 1940). C'est en 1940 également que paraît *Mission ou démission de la Suisse* (La Baconnière, Neuchâtel), qui contient un exposé magistral sur le fédéralisme : c'est ce texte qui servira de base à Rougemont pour son discours inaugural du premier congrès de l'U.E.F. en 1947.

Devenu encombrant pour la neutralité suisse, Rougemont est envoyé en mission de « conférences » aux États-Unis : il y restera jusqu'en 1947, collaborant notamment aux bulletins radiophoniques de la section française de l'*Office of War Information* (1942-43). Sa carrière américaine, jalonnée par deux ouvrages principaux, *La Part du Diable* (1942) et le *Journal des deux mondes* (1946), demeure malheureusement trop mal connue. Elle est importante, car Rougemont se lia avec de nombreux artistes, écrivains et intellectuels européens exilés : Alexis Léger, Max Ernst, Edgard Varèse, Saint-Exupéry, Marcel Duchamp, André Breton (auquel il rendra un magnifique hommage au moment de sa mort, en 1966)... Il y acquit par là définitivement l'idée fondamentale de l'unité profonde de la culture européenne, transcendant ses diversités : pour lui, si l'Europe a existé et peut encore exister, c'est par son esprit ; invité à prononcer une conférence lors des premières Rencontres internationales de Genève en septembre 1946, il développera ce thème avec une force singulière, montrant que les Européens doivent, sur la base de leurs valeurs, s'unir pour être en mesure de répondre à leurs responsabilités mondiales. Primauté de l'esprit sur l'économie et sur la politique à hauteur d'État, unité et diversité de la culture européenne comme fondement de la démarche fédéraliste : tels seront les grands axes qui animeront, après la guerre, l'engagement européen de Denis de Rougemont.

Le militant européen de la période des « Grands Congrès »

Rougemont, nous l'avons vu, même s'il savait s'engager, avait au fond de lui une vocation d'écrivain plutôt qu'une vocation de militant. Et c'est Alexandre Marc qui, au départ, l'a entraîné dans les mouvements fédéralistes qui se battaient pour réaliser l'union des Européens. Rougemont fut ainsi actif lors du premier congrès de l'Union européenne des fédéralistes, où son discours inaugural, publié plus tard sous le titre « L'Attitude fédéraliste » fit un triomphe et l'érigea en théoricien dans ce

domaine. Ce discours, qui énumère, à partir des leçons que suggère l'expérience, les principes fondamentaux du fédéralisme, demeure une référence encore aujourd'hui. Plus connue est sa participation au congrès de La Haye (7-10 mai 1948), où il joua un rôle éminent en tant que rapporteur de la commission culturelle d'une part, et en tant que rédacteur de la déclaration finale d'autre part, qui réclamait « une Europe fédérée, rendue dans toute son étendue à la libre circulation des hommes, des idées et des biens », avec un « Conseil européen » doté des « pouvoirs nécessaires au bien du continent », une « défense commune », « une Loi au-dessus des États », et « une Assemblée commune où soient représentées les forces vives de toutes nos nations ». A la même époque, il publie *L'Europe en jeu* (La Baconnière, 1948).

Dans la résolution de la commission culturelle du congrès de La Haye (d'où sortira le Mouvement européen) était inscrite la nécessité d'examiner « la constitution et les attributions d'un Centre européen de la culture ». C'est à cette tâche que Rougemont ira alors se consacrer, en oeuvrant au sein de la commission culturelle du Mouvement européen, alors présidée par Salvador de Madariaga. Pour parvenir à ses fins, il dut surmonter les réticences de Duncan Sandys, « unioniste » notoire placé à la tête du Mouvement⁵. Un « Bureau d'études » sera créé à Genève sous la direction de Rougemont le 15 février 1949. Ce bureau organisera, pour le compte du Mouvement européen, la première Conférence européenne de la culture, qui se tint à Lausanne du 8 au 12 décembre 1949. De cette conférence sortira le Collège d'Europe de Bruges et le Centre européen de la culture, inauguré officiellement à Genève, le 7 octobre 1950. Rougemont, qui inspira et dirigea cet organisme dès les premiers instants, lui consacra jusqu'à sa mort l'essentiel de ses forces. De retour des États-Unis, Rougemont, pressé par Alexandre Marc, pensait ainsi « sacrifier » sa vocation d'écrivain pendant une année, peut-être deux, au profit de la cause de l'Europe fédérale... Cela devint le combat du restant de sa vie.

Les débuts du Centre européen de la culture (C.E.C.)

Dès ses débuts, le Centre européen de la culture fut très actif sous la direction de Rougemont. A cette époque, où même les livres franchissaient difficilement les frontières, tout restait à faire dans ce domaine. Rougemont étendit du reste son action au domaine de la science et de la recherche. C'est ainsi que, dès décembre 1950, se tinrent au C.E.C. les premières

5. Voir Mary Jo Deering, *Denis de Rougemont l'Européen*, Lausanne, Fondation Jean Monnet pour l'Europe, 1991.

rencontres qui allaient déboucher par la suite sur la création du Conseil européen pour la recherche nucléaire (C.E.R.N.). Soucieux d'assurer pour la culture un financement qui fût indépendant des gouvernements, Rougemont se trouva également à l'origine de la création de la Fondation européenne de la culture (à Genève, le 16 décembre 1954) dont il sera le premier directeur ⁶. Là encore, désireux d'affirmer l'indépendance de la culture à l'égard des idéologies politiques en général, et stalinienne en particulier, Rougemont présidera, de 1952 à 1966, le Congrès pour la liberté de la culture, formé d'intellectuels européens soucieux de défendre les valeurs de la culture européenne face à la propagande soviétique de l'époque.

Durant les années 50, Rougemont s'intéresse de plus en plus à l'Orient, et plus particulièrement à l'Inde. Il entreprend un travail de réflexion sur les similitudes et sur les traits distinctifs qui démarquent la civilisation occidentale de la civilisation orientale, la première étant mue par un esprit de « quête » jamais satisfaite, qui incite l'Occidental à repousser toujours plus loin les limites de son savoir et de son pouvoir. A la différence de l'Oriental, plus contemplatif et aussi plus sage, l'Occidental manifeste une inextinguible curiosité qui parfois le transforme en apprenti-sorcier. Rougemont consignera ses réflexions dans *L'Aventure occidentale de l'homme* (Albin Michel, 1957). Elles lui permettront d'esquisser les éléments d'un « dialogue des cultures » (l'expression, reprise par l'U.N.E.S.C.O., est de lui) visant à faire progresser concrètement, sans angélisme et dans le respect mutuel, la compréhension la plus large possible (sans nier les divergences) entre les grandes civilisations de la planète. Cette activité, lancée en 1961, débouchera sur l'organisation d'une grande Conférence Europe-Monde, réunie à Bâle du 29 septembre au 3 octobre 1964.

Rougemont se préoccupait par ailleurs de plus en plus de l'importance que revêt l'histoire dans la formation des consciences. Or l'histoire, telle que les manuels l'enseignaient à l'époque dans les écoles, était d'évidence déformée par les préjugés nationalistes les plus grossiers. C'est pour lutter sur ce front que Rougemont entreprit une histoire de l'idée européenne, qui parut en 1961 sous le titre : *Vingt-Huit siècles d'Europe* (Payot). L'auteur, qui faisait remonter la généalogie de l'idée européenne à la Grèce antique et aux Phéniciens, n'eut aucune peine à démontrer son antériorité par rapport à toutes nos nations d'aujourd'hui qui pensent être éternelles. La même année, il lança une grande « Campagne d'éducation civique européenne »

6. Toujours très active, la F.E.C. est installée à Amsterdam depuis 1957.

qui sera animée par le C.E.C. pendant treize ans (jusqu'en 1974), en collaboration avec l'Association européenne des enseignants. Le but était de former des enseignants pour qu'ils puissent mieux inculquer à leurs élèves les rudiments de la démarche européenne. L'objectif final était la promotion, par ce biais, d'un véritable civisme européen, tâche qui, n'en doutons pas, demeure aujourd'hui encore de la plus brûlante nécessité.

Les régions et l'écologie

A partir des années 60, et jusqu'à sa mort, la pensée et l'action de Denis de Rougemont (toujours à la tête du C.E.C.) se concentre sur deux domaines complémentaires : les régions et l'écologie. Il approfondit des éléments de réflexion dont l'origine remonte aux groupes personalistes des années 30.

A partir de 1962, Rougemont développe un concept de région sensiblement différent de celui de Guy Héraud : c'est l'idée des « régions à géométrie variable », régions fonctionnelles ignorant les limites administratives ou étatiques (idée de régions transfrontalières, dont il est un des premiers théoriciens), et dont la taille varie en raison des problèmes à résoudre : la région de l'éducation ne sera pas celle de l'aménagement, celle des transports ne sera pas celle de la gestion de l'eau, etc. Entre la commune (trop petite) et l'État (trop grand), la région offre au citoyen la possibilité concrète de s'occuper des questions qui le concerne⁷. Elle se présente ainsi comme un « espace de participation civique » qui sera le fondement de l'Europe fédérée. Telle est la thèse de Rougemont d'une Europe non plus fondée sur les États (une « amicale des misanthropes »), mais sur ces solidarités vivantes que constituent les régions. Dans *Lettre ouverte aux Européens* (Albin Michel, 1970), Rougemont oppose aux « mythes nationaux », une « Europe des réalités » constituée par une « Fédération des régions » reposant sur la pluralité des allégeances. Dans son dernier grand ouvrage, *L'avenir est notre affaire* (Stock, 1977), il prône la création d'un Sénat des régions et montre que régions et écologie s'épaulent mutuellement, comme alternatives aux matérialismes à court terme et aux volontés de puissance cultivées par les États-nations. Au-delà de la lutte contre le nucléaire ou la pollution, Rougemont donne à l'écologie l'amplitude d'un véritable projet de société centré sur la Personne.

7. Voir François Saint-Ouen, *Denis de Rougemont et l'Europe des régions*, Genève, Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe, 1993.

Vers une « Morale du but »

Denis de Rougemont est mort le 6 décembre 1985 à Genève, il y aura donc bientôt dix ans. Soucieux jusqu'au bout des enjeux européens à venir, il dirigea la rédaction d'un *Dictionnaire du fédéralisme*, que nous avons pu compléter et réussi à faire paraître en 1994 aux Éditions Bruylant (Bruxelles). Il laisse plusieurs manuscrits inachevés, dont un projet d'ouvrage sur *La Morale du but*, ouvrage ultime lentement élaboré au cours des années, et qui revêt une signification emblématique. On ne saurait trouver de thème qui résume le mieux son oeuvre, qui est un plaidoyer pour que nos sociétés construisent leur avenir en pleine conscience des finalités qu'elles s'assignent. Pour Denis de Rougemont, les finalités se trouvent dans des valeurs mises en tension par la culture. La Personne a toujours été pour lui l'horizon proprement révolutionnaire sur lequel s'inscrivait son projet fédéraliste d'une Europe des régions.

François Saint-Ouen.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
DENIS DE ROUGEMONT

—————
TOME III :

Écrits sur l'Europe

—————
*Édition établie et présentée
par Christophe Calame*

Volume premier : 1948-1961 (808 pages, 250 FF).

Volume second : 1962-1986 (880 pages, 250 FF).

ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE